

ENCORE SUR LA TRISTESSE

1. Les réflexions qui précèdent seraient suffisantes assurément pour calmer le feu de votre douleur et pour ramener la paix en votre âme. Ce n'est donc pas dans le but de vous offrir les consolations nécessaires que je me suis résolu à vous adresser encore ce discours; permettez-moi seulement cette question préliminaire : Dites-moi, je vous prie, si on vous appelait à prendre possession d'une royauté terrestre, et si avant d'entrer dans votre capitale et d'en ceindre le diadème, il vous fallait vous arrêter quelque temps dans une misérable hôtellerie, remplie de boue, de fumée, encombrée de voyageurs, exposée aux incursions des voleurs et n'offrant que des ennuis et des embarras, vous préoccuperiez-vous de ces désagréments, ou bien les mépriserez-vous comme étant sans conséquence ? Ne serait-il donc pas insensé de n'attacher aucune importance aux ennuis qu'il faut subir, lorsqu'on est appelé à une royauté terrestre et qu'on se berce de ces flatteuses espérances, et, quand on est appelé au royaume des cieux, de s'abandonner à l'abattement et au trouble, pour chaque ennui que l'on éprouve dans cette hôtellerie ? car, en réalité, la vie présente n'est pas autre chose. Afin de nous inculquer cette vérité, les saints se qualifiaient d'étrangers et de voyageurs, nous enseignant par ces mots à dédaigner les biens et les maux de la vie actuelle, à nous arracher à la terre et il transporter notre âme tout entière dans le ciel.

Revenons donc encore aux saints, et après Joseph que Moïse soit le sujet de notre discours. Moïse, l'homme le plus doux qu'on ait vu sur la terre, vient au monde en un temps où son peuple eut beaucoup à souffrir; il est ravi à ses parents; il passe sans les connaître ses premières années, et il est élevé par des barbares. Quoi de plus pénible pour cet Hébreu si jeune et si sage ? Il lui importait peu d'être traité comme un enfant de race royale. S'il souffrait de ce côté, il souffrait aussi en voyant son peuple en proie à des calamités affreuses. Celui qui ne se sentait même par le courage de vivre et d'être inscrit sur le livre de Dieu, si son peuple n'était sauvé, comment aurait-il joui des plaisirs et des avantages de la cour, avec la tourmente qui désolait ses frères sous ses yeux ? Malgré l'intervalle qui nous sépare de cette époque, quoique aucun motif de ce genre n'attire aux Juifs notre sympathie, l'extermination des enfants hébreux réveille cependant en nous une profonde pitié : qu'éprouva donc ce bienheureux que les liens de la plus vive affection unissaient à son peuple, et qui, spectateur de ses afflictions, était obligé d'en traiter les auteurs comme ses véritables parents ! Je ne doute pas qu'il ne versât des larmes plus amères que celles de leur père et de leur mère sur les enfants qu'on livrait à la mort, et c'est ce que prouve la suite de sa conduite. N'ayant pu obtenir de celui qu'on regardait comme son père, qu'il révoquât ses ordres cruels et tyranniques, il veut partager à l'avenir les maux de sa nation. Encore n'est-ce pas cela qui m'étonne le plus; mais quand, à propos du sang qu'il répandit, je songe à la douleur qu'il devait avoir dévorée auparavant, je suis frappé de stupeur. Un sentiment qui se traduit par un homicide montre la violence à laquelle il était parvenu. Certainement, il n'eût point défendu les Hébreux opprimés avec cette vivacité, s'il n'eût été plus touché de leurs maux que leurs parents eux-mêmes. Mais, après cet acte d'indignation, le chagrin se calma-t-il un peu dans son âme ? Lui fut-il donné de recueillir d'une manière durable les fruits de cette vengeance ? Le jour suivant n'était pas encore écoulé, qu'un tourment plus douloureux que ses tourments passés, déchire le cœur de Moïse, et que la crainte dont il est saisi l'oblige il s'exiler de l'Égypte. Il est toujours pénible de recevoir une injure, de quelque part qu'elle vienne; mais qu'un ingrat fasse à son bienfaiteur un reproche de ses bienfaits, «est-ce que tu veux me tuer, comme, tu as tué hier cet Égyptien ?» (Ex 2,14) alors l'insulte devient insupportable, et met la personne insultée hors d'elle-même, tant elle soulève à la fois de douleur et de courroux. A ces deux sentiments s'en joignait chez Moïse un troisième, à savoir, la crainte du roi, crainte qui le domina si fort qu'il s'éloigna du royaume.

Voilà donc un fils de roi en fuite : si vous l'avez félicité de son éducation royale, souvenez-vous maintenant de l'abondance dans laquelle il avait vécu, et vous comprendrez qu'elle fut pour ce juste une occasion de souffrances et d'angoisses. Autre chose est la condition de celui qui, élevé dans la maison d'un simple particulier, après avoir déjà supporté bien des privations, les ennuis et les misères de bien des voyages, erre ensuite longtemps sur une terre étrangère, avec tous les maux de l'exil; autre la condition de celui qui, n'ayant fait l'expérience d'aucune de ces choses, et étant demeuré constamment jusque-là dans l'opulence, en est réduit au même sort. L'exil paraîtra incontestablement plus dur à celui-ci qu'à celui-là, s'il en vient à ne pouvoir pas l'éviter; et ainsi en fut-il pour Moïse fugitif : il reçoit

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

l'hospitalité d'un homme étranger et idolâtre, et ce ne fut pas pour lui une légère douleur que d'habiter si longtemps sous le toit d'un prêtre des idoles. Il est chargé du soin de faire paître les troupeaux de ce dernier, et il passe quarante ans dans cette occupation. Que si l'on trouvait une condition de ce genre exempte de peines, qu'on pense, je ne dirai pas à ceux que la crainte et la frayeur obligent à rechercher l'obscurité et l'exil, mais à ceux qui s'éloignent volontairement pour quelque temps de leur famille : comme ils en souffrent, comme ils y éprouvent d'ennuis, comme le retour leur paraît fécond en Jouissances ! Or quand le malheur et l'affliction en arrivent au point de rendre une vie aussi laborieuse et aussi triste plus avantageuse que ce retour délicieux, que penser, je vous le demande, de la grandeur de ces calamités ! Ne vous arrêtez pas simplement à ces mots : «Il faisait paître les troupeaux;» souvenez-vous des plaintes que Jacob adressait à son beau-père : «Je réparais à mes propres dépens et les larcins du jour et les larcins de la nuit. Le jour, j'étais brûlé par la chaleur; la nuit, j'étais glacé de froid : le sommeil fuyait loin de mes paupières.» (Gen 31,39-40) Telle fut vraisemblablement aussi la condition de Moïse durant un plus grand nombre d'années, si elle ne fut pas pire, comme l'indiquerait la différence des deux contrées. Moïse, il est vrai, ne se plaint pas; mais Jacob n'eût jamais rien dit non plus, s'il n'eût été réduit à une fâcheuse extrémité et s'il n'eût été contraint par l'ingratitude de Laban de s'exprimer sur ce ton. Du reste, c'est bien assez de l'exil pour maintenir un homme dans l'humilité, et un homme qui n'a quitté que par nécessité sa terre natale. Semblable à l'oiseau qui s'est envolé loin de son nid, ainsi l'homme tombe dans la servitude dès qu'il s'est éloigné de son propre pays. En outre Moïse ne jouissait jamais d'une entière sécurité; et de même qu'un esclave échappé à un maître cruel reste agité d'une crainte continuelle, et redoute sans cesse de retomber entre ses mains; de même le bienheureux Moïse ressentait une inquiétude sans relâche : cela résulte clairement de ce que Dieu lui ordonnant après ces longues années d'aller trouver ses frères, il chancelle, il hésite; et cela, après avoir ouï ces paroles : «Celui qui en voulait à ta vie est mort.» (Ex 4,19)

2. Il obéit pourtant et il retourne en Égypte, mais après avoir été obligé de laisser sa femme et ses enfants. Il est ensuite de nouveau en butte à des plaintes, à des outrages, à des menaces de la part du monarque égyptien d'alors, à des accusations et à des imprécations de la part de ceux qu'il cherchait à délivrer. L'un disait : «Pourquoi, Moïse et Aaron, détournez-vous le peuple de ses travaux ? Que chacun de vous se retire et s'occupe de sa propre tâche.» (Ex 5,4) Les Israélites ajoutaient : «Que Dieu voie et qu'il vous juge; car vous nous avez rendus odieux en présence de Pharaon et de ses serviteurs; et vous avez remis le glaive entre leurs mains pour qu'ils nous exterminent.» (Ibid., 5,21) Ces reproches étaient bien durs et bien affligeants; mais ce qui l'affligeait encore davantage, c'était que, après avoir abordé ses frères et leur avoir promis toute sorte de biens, la liberté et la cessation des présentes épreuves, ils le prenaient pour un trompeur. Loin d'être allégé, le fardeau de leur servitude semble s'appesantir tous les jours : lui de qui l'on attendait la délivrance de tout le peuple, et qui l'avait formellement promise, ne fait en apparence qu'accroître ces souffrances et ces tourments, et passe, pour un séducteur et un imposteur. Qui n'eût pas été abîmé de tristesse, si, ayant annoncé la fin de tant de maux, on eût vu éclater des maux plus affreux ? Aussi Moïse ressentait-il autant d'amertume que pouvait en causer de pareils propos et un pareil spectacle; mais au lieu de succomber sous la douleur, il persistait inébranlable, en dépit des événements qui, loin de confirmer ses promesses, les combattaient au contraire. Il s'approche du Seigneur, et l'entretient en gémissant de toutes ces choses. «Seigneur, s'écrie-t-il, pourquoi avez-vous affligé votre peuple, et pourquoi m'avez-vous envoyé ? Voilà que depuis le moment où je suis entré près de Pharaon pour lui parler en votre nom, il a persécuté votre peuple que vous n'avez pas délivré.» (Ex 5,23)

Quand il eut exhalé ces plaintes, il entendit les mêmes promesses sortir de la bouche de Dieu, et il vint les communiquer de nouveau aux enfants d'Israël; mais ceux-ci ne voulurent plus le souffrir, à cause des travaux qui les accablaient et de la tristesse qui régnait dans leur âme. «Ils n'écoutaient pas Moïse, dit l'historien, à cause de leur tristesse et des travaux dont ils étaient accablés;» (Ex 6,9) ce qui ne causait pas à Moïse un médiocre chagrin. Le moment des prodiges arrivé, il fut joué à plusieurs reprises par Pharaon; indignité qu'il supporta avec une noble fermeté. A peine venait-il de sortir de l'Égypte, au moment où il se flattait, ainsi que son peuple, d'être en sûreté, avant de respirer en toute liberté; ses premières craintes, ou plutôt, des craintes nouvelles et plus terribles envahissent son cœur. Le troisième jour de marche ne s'était pas encore écoulé que les Hébreux virent les barbares en armes se dirigeant sur eux : ils éprouvèrent alors ce qu'éprouvent des esclaves fugitifs, lorsque dans une terre étrangère, ils se voient tout à coup en présence de leurs maîtres. Ce fut

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

du moins comme si eux-mêmes, après les plus doux songes, après avoir rêvé leur pleine délivrance, se fussent retrouvés ensuite à leur réveil en Égypte et sous la même oppression. En vérité je ne sais qui pourrait dire exactement ce qu'ils regardaient comme un songe, des trois jours écoulés depuis leur délivrance, ou de ce spectacle effrayant; tant leurs yeux étaient obscurcis par le chagrin. Mais c'était Moïse qui se trouvait enseveli dans les plus épaisses ténèbres, il ne redoutait pas seulement les Égyptiens, comme ses frères; il redoutait en même temps les enfants d'Israël. Ceux-ci, comme ceux-là, se disposaient à le traiter de séducteur et d'imposteur : les uns, enjoignant la violence à la raillerie, les autres, en cédant à l'exaspération et au désespoir. Mais pourquoi recourir aux conjectures, lorsqu'une parole tombée du ciel nous permet d'apprécier la douleur du saint prophète dans toute sa profondeur ? Il garde le silence, il n'ose remuer les lèvres, et néanmoins Dieu lui dit : «Pourquoi cries-tu vers moi ?» (Ex14,15) indiquant par ce seul mot l'agitation qui régnait en son âme.

3. Quand ces craintes eurent été dissipées, des épreuves encore plus pénibles vinrent l'assaillir. Les Égyptiens et Pharaon lui-même lui avaient suscité moins de chagrins que ne lui en suscita pendant tout le voyage, ce peuple dont il était le chef et qui lui était redevable de mille bienfaits. D'abord, les Israélites l'entourent, le pressent, réclament à grands cris les viandes d'Égypte; insensibles aux biens du présent, ils soupirent hautement après ceux du passé. C'était vraiment à n'y plus résister; car qu'eût-il souffert de plus, s'il eût été chargé de conduire un peuple de furieux et d'insensés ? Mais le courage de ce bienheureux ne se démentit pas. A ne pas aimer ce peuple comme il l'aimait, son chagrin eût été moins grand, n'ayant à souffrir que pour ses propres injures. Comme il l'aimait, d'une tendresse plus que paternelle, cette tendresse devenait pour lui le principe d'une autre douleur que lui inspiraient la perversité et l'impiété de ses frères. Il souffrait moins d'être ainsi outragé que de les voir coupables de ces mêmes outrages. C'était un spectacle bien pénible que celui de leur ingratitude avant que leur eût été donnée cette nourriture admirable : mais quoique les prodiges se multipliasent, ils montraient toujours leur malice et leur esprit prévaricateur ; la manière dont ils recueillaient les dons de Dieu décelait leur cupidité. Au bout d'un peu de temps, ils se mirent de nouveau à murmurer et à ne reconnaître les bienfaits du Seigneur que par l'ingratitude.

Leurs péchés ne faisant que devenir tous les jours plus nombreux, la désolation et la tristesse de Moïse croissaient tous les jours davantage. Quand ils eurent le veau d'or, ce n'étaient pour eux que jeux et réjouissances, tandis que le serviteur de Dieu, gémissant et le cœur déchiré, se vouait aux horreurs de la malédiction divine, sans qu'aucun grief pût éteindre en lui l'amour qu'il leur portait. Comme il devait être affligé à la vue des iniquités croissantes de ce peuple tant aimé ! que de larmes il dut répandre ! Si la vie est insupportable au père dont le fils penche ouvertement du côté du vice, fût-il lui-même le plus pervers des hommes; que penser des angoisses de Moïse, qui voyait dans chacun des Hébreux un fils véritable, et qui les aimait d'un amour plus que paternel; car on ne voit point de père souhaiter de périr avec son enfant, s'il n'a commis lui-même aucun crime; que penser, dis-je, des angoisses de ce prophète qui s'estimait le père de si nombreux enfants et qui, ennemi déclaré du vice et défenseur de la vertu, les voyait courir, se précipiter d'un commun accord dans l'abîme de l'iniquité ? Il fallait que son âme eût été singulièrement obscurcie par une profonde et impétueuse douleur, pour jeter au loin les tables qu'il portait entre ses mains et les briser. Mais ce malheur fut promptement réparé. Et comment, s'il vous plaît ? Si le remède mis en œuvre parvint à réprimer le désordre, Moïse n'en continua pas moins à verser des larmes. Personne ne serait assez dur pour rester insensible à la vue de frères égorgeant leurs frères et leurs proches, et d'un carnage qui fit vingt-trois mille victimes. Nous-mêmes, si nous surprenons en faute quelques-uns de nos enfants, nous les soumettons, il est vrai, aux verges et à d'autres châtiments; mais loin de n'éprouver à ce sujet aucune douleur, nous souffrons encore plus que les coupables.

4. En même temps que le deuil remplissait tout le camp, un tourment nouveau accable Moïse. C'est de ne plus le conduire de l'abandonner et d'en confier le soin à un ange que le Seigneur menace ce peuple : perspective intolérable pour le serviteur de Dieu. Ecoutez ce qu'il lui répond : «Si vous ne venez vous-même avec moi, ne me faites pas sortir d'ici.» (Ex 33,15) Voyez-vous les craintes succéder aux craintes, les douleurs aux douleurs ? Là ne se borna pas encore le mal. A peine a-t-il fléchi le Seigneur, à peine Dieu dans sa clémence a-t-il consenti à ce qu'on lui demandait, a-t-il accordé grâce, que Moïse est en proie à d'autres tortures. Les enfants d'Israël excitent contre eux l'indignation du Dieu qui les avait traités avec tant d'indulgence, s'exposent aux désastres les plus affreux. Après le massacre déplorable

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

dont nous venons de parler, ils offensent une fois de plus le Seigneur, et allument contre eux cet incendie dont ils auraient tous, peu s'en faut, été victimes, si Dieu n'eût écouté en leur faveur sa bonté souveraine. Quant à Moïse, il souffrait toujours doublement, et à cause de ceux qui périsaient, et à cause de l'endurcissement de ceux qui survivaient et de leur obstination à ne pas profiter de ces terribles exemples. Ce fléau n'avait pas encore cessé complètement que les Hébreux survivants se souvenant des oignons d'Égypte, prenaient en dégoût les aliments dont ils se nourrissaient : «Qui nous donnera de la viande à manger s'écrient-ils ? Il nous souvient des poissons qui nous servaient de nourriture en Egypte; nous n'avons pas oublié les concombres, les melons, les poireaux, les oignons et l'ail de cette contrée. Maintenant notre âme est desséchée et nos yeux ne voient autre chose que de la manne.» (Nom 11,5) Ici Moïse ne peut plus supporter une telle ingratitude : écrasé par sa douleur, il résigne son commandement, et il aime mieux mourir que de vivre parmi tant d'amertumes. Prêtez l'oreille à son langage :

«Et Moïse dit à Dieu : Pourquoi avez-vous affligé votre serviteur; pourquoi n'ai-je point trouvé grâce devant vous; pourquoi avez-vous mis sur moi le fardeau de tout ce peuple ? Est-ce que j'ai porté dans mon sein toute cette multitude; est-ce que je l'ai engendrée pour que vous me disiez : Porte-les sur ton sein comme la nourrice porte l'enfant à la mamelle, et conduis-les dans la terre que j'ai promise à leurs pères ? Où prendrai-je des viandes pour en donner à une foule aussi nombreuse ? Car ils se plaignent contre moi, disant : Donne-nous de la chair à manger. Je ne puis plus soutenir seul tout ce peuple : ce fardeau est trop pesant pour moi. S'il ne vous plaît pas d'en agir autrement, faites-moi mourir, et que je trouve grâce devant vos yeux.» (Nom 11,11-15)

Celui qui tient ce langage avait dit pourtant auparavant : «Et maintenant, si vous voulez leur pardonner cette faute, pardonnez-la leur; sinon, efface-moi du livre que vous avez écrit.» (Ex 32,32) Voilà quel degré avait atteint sa douleur : Ainsi en arrive-t-il aux parents lorsque la mauvaise conduite de leurs enfants a poussé leur patience à bout. Du reste, après avoir parlé de la sorte, il ne cesse pas pour cela de prendre part à tous les maux de son peuple; et la suite des événements le prouve. Lorsque, en l'absence des espions, on essaie de le mettre à mort et de le lapider, il ne se dérobe aux mains des rebelles que pour aller prier en leur faveur et attirer la miséricorde divine sur ceux qui voulaient le faire périr, tant la tendresse avec laquelle il les aimait dépassait en vivacité toute tendresse naturelle. Après la mort des espions, son affliction durait encore et n'était pas sur le point de cesser, les Hébreux lui ménageant d'autres déboires : d'abord, en refusant de l'écouter quand il leur défendait de combattre; et puis, par la défaite que leur firent subir les Amalécites. Avant cette guerre, ils s'étaient livrés à une gloutonnerie sans mesure; car «Dieu en frappa plusieurs tandis qu'ils avaient encore les aliments dans leur bouche.» (Ps 77,30) Moïse venait d'assister à ce navrant spectacle, et sa douleur n'était pas calmée qu'une nouvelle affliction le surprend, et qu'il en est réduit à l'extrémité de souhaiter pour ces hommes qu'il aimait si tendrement, un genre étrange et extraordinaire de mort qui les délivre de la vie. Des flammes soudaines dévorent les uns, la terre s'entr'ouvrant engloutit les autres; et il ne s'agit pas ici de quelques individus, mais de plus de quinze mille. De quels sentiments les parents et les amis des victimes devaient-ils être animés envers Moïse ? Et Moïse lui-même, qu'éprouvait-il à la vue des orphelins et des veuves que laissait ce fléau; à la vue de sa sœur et de son frère expirants, et des enfants de ce dernier expiant dans les flammes leur prévarication ? Chacun de ses maux en particulier était suffisant pour déchirer une âme non encore éprouvée; à plus forte raison déchiraient-ils ce cœur déjà tourmenté de tant manières.

Les Chananéens vaincus, les Juifs obligés de reprendre une longue route, se prirent encore à murmurer : en conséquence, la mort exerça parmi eux ses ravages; ils ne furent point emportés par la maladie, comme la première fois, ni dévorés par les flammes ou engloutis par la terre, comme la seconde; mais ils tombèrent sous la morsure de serpents venimeux qui les eussent tous exterminés si Moïse, se présentant devant Dieu, n'eût, à force de prières, apaisé son courroux. Quand ils eurent été délivrés de ce fléau et qu'ils eurent échappé aux imprécations des prophètes, ils se précipitèrent d'eux-mêmes en d'affreux abîmes, et après les bénédictions de Balaam, ou plutôt de Dieu, dont la volonté dominait la volonté et dont l'inspiration dirigeait les paroles de ce prophète, ils s'abandonnèrent aux filles étrangères, et ils participèrent aux mystères de Béelphégor. Témoin d'une conduite qui attirait sur les Israélites le sarcasme et la honte, Moïse ordonne un nouveau massacre : «Que chacun de vous, s'écrie-t-il, extermine ceux qui ont participé aux mystères de Béelphégor.» (Nom 25,5) Ainsi, quand une plaie où l'on a déjà porté le fer et le feu ne donne pas les résultats attendus, on retranche ou l'on brûle encore la partie que l'on avait négligée.

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

Pour vous qui entendez l'énumération de ces épreuves de Moïse, ne croyez pas que je les énumère toutes : il y en a beaucoup dont je ne dis rien, même parmi celles que mentionnent les saints livres; telles sont les guerres, les obstacles suscités par les ennemis, la longueur des voyages, la faute de sa sœur et la manière dont elle en fut punie, ce qui causa tant de douleur à cet homme si doux. Après tout, quand même on assemblerait scrupuleusement dans un même tableau toutes ces peines, celles dont les Livres sacrés font mention ne forment qu'une très petite partie de celles qui signalèrent la carrière du serviteur de Dieu. Si tout homme qui a dans sa maison quelques esclaves à gouverner, est sujet à des contrariétés et à des afflictions sans terme, celui qui dut gouverner pendant quarante années un peuple aussi nombreux, et cela dans une solitude où l'air et l'eau faisaient défaut, à combien de choses n'était-il pas obligé de songer tous les jours; que de sollicitudes, que de chagrins et durant la vie des Israélites et après leur mort ? Tous ceux qui étaient sortis avec lui de l'Egypte, il les vit mourir, à l'exception de deux; et quant à leurs enfants, il n'eut pas la joie de les introduire lui-même dans la terre promise. Il contempla bien cette contrée du sommet de la montagne de Nabô; il en remarqua la beauté, mais il ne lui fut pas donné d'en jouir avec les autres Hébreux, il dut en rester dehors et mourir. Il se plaignait lui-même au peuple de cette nécessité. «Le Seigneur Dieu, disait-il, a été irrité contre moi à cause des propos que vous teniez; et il a déclaré avec serment que je ne franchirais pas le Jourdain, et que je ne pénétrerais pas dans la terre qu'il veut vous donner. Et voilà que je meurs sur cette terre et que je ne franchirai pas le Jourdain. Mais vous le traverserez, vous, et vous recevrez en héritage cette heureuse contrée.» (Dt 4,21-22) Ce qui mit le comble à sa douleur, c'est qu'il descendit avec tristesse dans la tombe. Dieu lui fit connaître les maux à venir des Juifs, leur idolâtrie, leur captivité, leurs calamités sans fin; en sorte que le saint prophète avait à déplorer à la fois et les désastres passés et ceux qui n'avaient point été encore accomplis. Ainsi, ses épreuves et ses douleurs commencent avec son enfance et l'accompagnent jusqu'au trépas.

5. Le successeur de Moïse, Josué, avait partagé; si j'ose le dire, toutes ses afflictions. Que si, à cause de l'infériorité de son âge il en évita quelques-unes, elles furent compensées abondamment par celles qu'il éprouva plus tard; si, durant la vie de Moïse, il déchira maintes fois ses vêtements et se couvrit de cendres, après sa mort il eut encore plus de sujets de le faire, et il dut rester, non pas un instant, mais un jour entier, la face contre terre. Ecoutez ses lamentations et ses gémissements : «Et Josué déchira ses vêtements, et il se prosterna la face contre terre devant le Seigneur; et il y resta jusqu'au soir, lui et les anciens d'Israël; et ils couvrirent leur tête de poussière. Et Josué dit : Hélas ! Seigneur, pourquoi votre serviteur a-t-il fait passer le Jourdain à ce peuple, puisque vous nous livrez aux mains des Amalécites, qui vont nous exterminer ? Que ne sommes-nous demeurés au delà du Jourdain et que n'y avons-nous fixé notre séjour ? Et que dirai-je quand Israël aura tourné le dos à l'ennemi ? Les Chananéens l'apprendront, et tous les habitants de la terre; et ils nous entoureront, et ils nous feront disparaître de la terre.» (Jos 7,6-9) Quand Josué eut prié de la sorte, le Seigneur lui découvrit la cause de leur défaite : aussitôt ce saint homme fait périr le coupable, et avec lui ses parents, ses proches et ses nombreux troupeaux. Ce fut pour son âme le sujet d'une émotion bien vive; car si nous ne pouvons même supporter le spectacle du châtiment qu'on inflige à des étrangers, que ne souffrait-il pas lui qui punissait d'une manière aussi sévère des personnes qui descendaient de la même famille et qui avaient combattu dans les mêmes rangs que lui. Et le stratagème des Gabaonites, la défiance de ceux qui habitaient au delà du Jourdain, ces guerres et ces batailles incessantes, quel repos permettaient-ils à son âme ? Quoiqu'il fût toujours vainqueur, les préoccupations des guerres subséquentes l'empêchaient de goûter les douceurs de la victoire, et le partage au sort lui créait beaucoup de peines, et beaucoup de difficultés. Ils n'en douteront pas ceux qui ont été chargés d'opérer un partage quelconque entre des frères ou entre d'autres héritiers. Quant au reste des calamités qui affligèrent le peuple d'Israël, je ne crois pas nécessaire d'en parler : je n'ai point entrepris de raconter les épreuves de tout homme quel qu'il soit, mais des hommes que Dieu a regardés de l'œil le plus favorable.

6. En conséquence, si tel est votre avis, nous passerons Héli sous silence. Ce grand-prêtre appartient à la classe de ceux qui ont offensé le Seigneur, soit à cause des désordres de ses enfants, soit surtout à cause de son extrême faiblesse. Ce n'est pas d'avoir des enfants pervers qu'il fut châtié, mais parce qu'il avait poussé trop loin l'indulgence, et qu'il ne vengea pas les lois divines foulées aux pieds. Il ne se dissimulait pas sa faute, lorsqu'il accueillait les menaces de la colère de Dieu par ces paroles : «Que le Seigneur fasse ce qui paraît bon à ses yeux.» (I Sam 3,18) Laissons encore une fois Héli de côté et entretenons-nous de Samuel. Ce prophète qui, dès sa tendre enfance, fut élevé dans le temple, jouit constamment des faveurs

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

de Dieu. Il se conduisit tout jeune encore avec tant de vertu qu'il fut élevé au rang des plus grands prophètes avant même d'avoir atteint l'âge d'homme; et cela, dans un temps où ce ministère était suspendu. «Il n'y avait pas alors de vision manifeste, et la parole prophétique était rare.» (I Sam 3,1) A coup sûr, ce Samuel, que sa mère avait obtenu à force de larmes, ne put voir la fin misérable de son maître sans en être affligé profondément, comme il convenait à un disciple affectueux et reconnaissant. Après cela, les malheurs des Juifs devinrent pour lui une source continuelle de pleurs. De plus, ses enfants le désolaient par leurs prévarications, leur perversité et leur malice portée à son comble, en même temps qu'ils se privaient irrévocablement de la dignité de leur père. A ce chagrin succéda, ou plutôt s'ajouta, car il ne le quitta jamais, à ce chagrin, dis-je, s'ajouta celui de l'injurieuse demande des Israélites, demande qui le jeta dans un tel abattement qu'une consolation particulière lui devint nécessaire. Aussi Dieu lui dit-il : «Ce n'est pas toi qu'ils méprisent, c'est moi.» (Roi 8,7) Nonobstant cela, il ne leur porta pas moins d'affection; car il leur disait peu après : «Loin de moi la pensée de prévariquer et de cesser de prier pour vous.» Et lorsqu'il voyait dans l'oppression ce peuple qu'il aimait tant, lorsqu'il le voyait vaincu par ses ennemis et attirant sur lui la colère divine, quel plaisir pouvait-il goûter ? Quels moments passa-t-il qui ne fussent empoisonnés par la tristesse et les larmes ? Saül ayant été élevé à la royauté, ce fut pour l'homme de Dieu une succession non interrompue de nouveaux tourments. Le sacrifice que ce monarque offrit contre la volonté du Seigneur, la vie qu'il conserva au roi des Amalécites, après l'avoir vaincu, bien que Dieu lui eût ordonné le contraire, bouleversèrent tellement Samuel que depuis ce moment il ne vit plus personne, et ne cessa de pleurer et de gémir jusqu'à son dernier soupir. Dieu même lui reproche la violence excessive de sa douleur : «Jusques à quand, lui dit-il, pleures-tu ce Saül que j'ai réprouvé ?» (I Roi 16,1) Si ces événements lui arrachèrent tant de larmes, que devait-il éprouver lorsque Saül fit mettre à mort, sans motif, un grand nombre de prêtres, lorsqu'il essaya pour la seconde fois de tuer un homme de qui il n'avait reçu que du bien et qui ne l'avait outragé en aucune sorte; lorsqu'il le vit se livrer dans un état complet de nudité aux transports des prophètes, lorsqu'il écouta David lui exposer ses griefs contre ce monarque persécuteur ?

7. J'ai nommé David, et je ne sais à quel parti m'arrêter. Vous rappellerai-je les longues et continuelles lamentations dont il a rempli ses psaumes; ou bien vous laissant le soin de les



lire dans vos heures de loisir, parcourrai-je l'histoire de ses malheurs ? En gardant les troupeaux, il dut supporter bien des fatigues, lutter à la fois contre les intempéries des saisons et contre la rapacité des bêtes féroces. Les paroles de Jacob dans un cas, dans l'autre, le récit que fit le jeune berger à Saül de sa victoire sur un lion et un ours, nous en donneront une idée suffisante. Après cela, il quitte inopinément la vie pastorale pour se mêler aux choses de la guerre : je ne dirai rien de la jalousie de ses frères, quelque pénible qu'elle lui fût, Le triomphe éclatant et merveilleux qu'il remporta sur Goliath, lui fit dans Saül, auquel il venait de rendre service, un ennemi plus redoutable que le Philistin. Ce prince ne se déclara pas tel ouvertement; mais tout en revêtant le masque de l'amitié, tout en feignant de l'honorer et de s'intéresser à lui, il nourrissait à son égard les sentiments d'un ennemi. Or c'est une chose bien dure de ne recevoir que du mal en échange du bien; et vous entendrez un prophète en faire le sujet continuel de ses lamentations, et s'écrier : «Hélas ! on me rend le mal pour le bien.» (Jer 18,10)

N'aurait-il eu que cette seule peine, il eût été

extrêmement sensible pour David de se voir en butte aux soupçons du roi dont il commandait l'armée, et d'être regardé par lui avec défaveur. Et pourquoi mentionner ce titre de chef de

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

l'armée du roi ? Est-ce qu'un semblable procédé de la part de nos esclaves eux-mêmes ne nous révolte pas ? Et s'ils viennent à conspirer contre les jours de celui qu'ils haïssent, est-ce que vous imaginerez une vie plus intolérable ? Voilà pourtant ce que souffrait et endurait David : il partageait la société de celui qui cherchait à le mettre à mort, et il conduisait ses armées au combat.

Plus tard, lorsqu'il se fut éloigné de Saül et qu'il eut renoncé complètement à la guerre, cette résolution, aussi bien que la publicité de la haine du monarque, lui rendit un peu de sécurité; mais étant contraint de tenir tête avec quatre cents hommes à de nombreuses armées, son anxiété devint pire qu'auparavant. Dans quels sentiments était-il, lui qui n'ayant ni villes, ni forteresses, ni alliés, ni revenus, se trouvait réduit à combattre un ennemi pourvu de toutes ces choses; lui qui, à l'exception du désert et de ses cavernes, ne savait où chercher un refuge ? S'étant emparé d'une ville nommée Ceïla, il l'abandonna sur-le-champ, un prêtre lui ayant assuré que, s'il y restait, Dieu ne l'arracherait pas aux mains de Saül. (I Roi 18) Ce prêtre était le même qui s'était dérobé à la colère de ce prince, et qui annonça à David la catastrophe de Nobé, au sujet de laquelle ce dernier laissa échapper ces paroles : «Je suis coupable de la ruine de toute la maison de ton père.» (I Roi 22,22) En sorte que la présence continuelle de ce prêtre à ses côtés ne faisait qu'entretenir sa douleur. Il ne pouvait le voir sans se souvenir du massacre des prêtres du Seigneur; et comme il s'en déclarait la cause, ce souvenir rendait sa vie plus triste que la vie d'un criminel voué au supplice. N'eût-il pas eu d'autre motif de trouble, c'en était bien assez pour déchirer son cœur et y porter la mort, de se regarder comme responsable de ce sang versé. Indépendamment de cette pensée, qui rongeaient continuellement son âme, et le jour et la nuit, de nouveaux coups venaient l'atteindre sans interruption. Nabal le fait outrager par ses serviteurs; il le traite d'esclave rebelle, ingrat et fugitif, paroles bien dures pour le cœur de David. S'étant retiré ensuite auprès d'Achis, et y feignant la folie, ses chutes simulées, ses yeux hagards, l'écume dont se couvraient ses lèvres, lui causaient de plus cruelles tortures qu'aux personnes réellement tourmentées par le démon, surtout lorsqu'il pensait aux bienfaits dont il avait comblé l'auteur de tous ces maux. Il trouva cependant chez les ennemis un peu de relâche, mais il lui fallut combattre dans leurs rangs. Or les princes des Philistins, qui le jalouaient et qui voulaient le perdre dans l'esprit du roi, s'efforçaient de le renvoyer de l'armée comme n'étant pour eux d'aucune utilité, et ne cherchant au contraire qu'à les livrer et à les trahir. «Les princes des Philistins étaient irrités contre David, et ils dirent au roi : Renvoyez cet homme, et qu'il s'en retourne au lieu où vous l'avez établi; qu'il ne descende pas avec nous au combat, afin qu'il ne soit pas notre ennemi, quand nous aurons commencé à combattre; car, comment apaiserait-il son Seigneur, sinon en livrant la tête de ces hommes ?» (I Roi 29,4-5)

David sentit l'outrage que renfermaient ces mots, et il se retira navré de tristesse. En arrivant chez lui, il y fut témoin de tant de maux qu'il faillit en mourir de douleur. Ces maux étaient assurément par eux-mêmes capables de le plonger en de mortelles ténèbres; mais, en éclatant soudain et contre toute attente, ils devenaient deux fois plus cruels, et ils n'étaient plus tolérables. Tandis qu'il se retirait dans sa maison, le serviteur de Dieu ne pensait qu'à y prendre du repos et à chercher dans la présence de son épouse et de ses enfants une consolation à son chagrin; et dès qu'il arrive, il apprend que les ennemis les ont réduits en esclavage, il n'aperçoit que du feu, de la fumée, du sang et des cadavres; et, avant même qu'il ait le temps de pleurer ceux qui lui ont été ravis, les habitants de la ville fondent sur lui plus furieux que des bêtes féroces, et chacun d'eux considère sa mort comme un dédommagement à ses propres malheurs. De même que, deux vents contraires se déchaînant sur la mer, il résulte de leur combat une tempête effrayante et formidable; de même, la douleur et la crainte se déchaînant contre l'âme de ce juste, il résultait du choc continu de ces passions un tumulte et un bouleversement terribles. Étant parvenu à se soustraire à ses malheurs, et à recouvrer ses femmes et tout ce qu'il avait perdu, avant de savourer les douceurs de cette victoire, une nouvelle affligeante, la nouvelle de la mort de Jonathan, vient le désoler. Jusqu'à quel point ce trépas lui fut douloureux, ses chants de deuil nous l'apprennent : «Je t'ai aimé, ô Jonathan, et cet amour a été aussi doux pour moi que l'amour d'une femme.» (II Roi 1,26) Et pourquoi parlé-je de ces chants funèbres ? Est-ce que David ne verse pas des larmes amères sur la mort du père de Jonathan, de son ennemi personnel, de celui qui avait mille fois désiré sa mort et qui l'avait environné de pièges ? Oh ! combien il dut souffrir lorsqu'il apprit que ce jeune homme dont la protection ne lui, avait jamais fait défaut dans ces dangers, qui l'avait souvent prémuni contre les embûches de son père, qui partageait tous ses secrets, qui lui était attaché par de nombreuses promesses, au moment où il pouvait lui rendre ces bienfaits, venait d'être ravi à la lumière !

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

8. Il était encore sous le poids de ces regrets, lorsque son général lui cause une douleur nouvelle, en ne laissant pas à Abner, qui s'était engagé à gagner sans charge aucune toute l'armée à sa cause, le temps d'exécuter sa promesse et en le mettant traîtreusement à mort. Ce crime l'affligea tellement qu'il éclata en imprécations contre Joab, et que sur son lit de mort il recommandait à son fils de faire justice d'un tel attentat. Les termes dans lesquels il exhale sa douleur nous en retracent d'ailleurs fidèlement la profondeur : «Or le roi éleva sa voix et il pleura sur le tombeau d'Abner, et il dit : Abner, tu n'es pas mort comme est mort Nabal : tes mains n'ont pas été liées : tes pieds n'ont pas été chargés d'entraves, et tu ne t'es pas lâchement conduit comme Nabal : tu es tombé devant un fils d'iniquité.» (II Roi 3,32-34) Et après cela qu'arriva-t-il ? Isbozeth est mis à mort par surprise, et la peine que David en ressent est si grande que, peu après, il fait mourir à leur tour les meurtriers. La troupe des boiteux, qui lui fut opposée, fut pour lui le sujet d'une vive inquiétude. En étant venu à bout, ainsi que de plusieurs autres ennemis, il se propose de ramener, au milieu de l'allégresse, l'arche du Seigneur. Il la ramenait en effet, tout le monde se réjouissait, lorsqu'un événement survenu parmi ces démonstrations, dissipa toute joie et remplit le cœur du monarque de douleur et de crainte. Oza veut soutenir l'arche qui chancelle, et Dieu irrité le frappe soudain de mort. Le roi en fut si vivement ému qu'il ne voulut pas introduire chez lui l'arche sainte avant de savoir ce qu'il en arriverait à celui qui l'aurait reçue. Sur ces entrefaites le roi des Ammonites mourut : David, par un sentiment de bienveillance et de courtoisie, envoie des ambassadeurs au fils du roi défunt, pour lui apporter ses condoléances et l'exhorter à se résigner au coup qui le frappait. Mais celui-ci ne répond à ces témoignages de déférence que par des outrages, et il renvoie à David ses ambassadeurs après les avoir maltraités. Croyez-vous qu'il n'y en avait pas assez là pour surprendre et affliger ce prince ? Est-ce que cela ne résulte pas clairement de la guerre que cette unique raison souleva, et qui fut conduite avec un tel acharnement que les maux les plus terribles en furent la conséquence.

Ces tribulations seraient déjà plus que suffisantes, alors même qu'elle eussent été entremêlées de satisfactions nombreuses, pour faire l'existence de David une existence pénible et douloureuse. Mais à voir les tribulations qui suivirent, on dirait qu'il n'avait point jusque-là été véritablement éprouvé. Il n'y a point de mythe, il n'y a point de tragédie qui ne restent au-dessous des malheurs de ce monarque. Les maux qui accablèrent sa maison furent effrayants et sans interruption; à une calamité succédait pour tout remède une autre calamité. Voyez en effet : Amnon est épris de sa sœur Thamar; pour satisfaire sa passion il lui fait violence, après lui avoir fait violence, il n'éprouve pour elle que de la haine; il découvre lui-même son crime et sa honte, en ordonnant à l'un de ses serviteurs de la chasser malgré ses supplications de sa maison, et de l'envoyer exhaler sa douleur et ses gémissements sur la place publique. Instruit de ce fait Absalon invite à un repas tous ses frères, et avec eux le séducteur de Thamar; et, tandis qu'il mange et qu'il boit comme les autres, il le fait égorger par ses serviteurs. Aussitôt un des assistants se lève, et ne se rendant pas un compte exact de ce qui s'était passé à cause du tumulte, il court annoncer au roi que tous ses fils viennent d'être égorgés; et David de pleurer la mort prétendue de ses enfants. Lorsqu'il eut appris la vérité, il menaça de mort le coupable : celui-ci s'enfuit, passa trois années entières dans une province éloignée, sans que le courroux de son père fléchit; et David ne l'eût jamais rappelé si la sagesse de son général ne l'y eût conduit contre son gré. Quoiqu'il le rappelât, la blessure de son cœur ne fut pas guérie pour cela; il le tint deux années encore éloigné de sa présence, et c'est à peine si, après cette longue attente, les prières de son général le déterminèrent à l'admettre devant lui.

Or voilà qu'Absalon, soit qu'il conservât de ces choses un amer ressentiment, soit qu'il ambitionnât le pouvoir, se révolte contre son père, l'oblige à fuir et à errer comme il l'avait fait sous le règne de Saül. Encore cette épreuve lui fut-elle beaucoup plus douloureuse. Au temps des persécutions de Saül, il n'était que chef de l'armée : au temps de la révolte d'Absalon, il régnait depuis plusieurs années sur Israël, il avait triomphé de presque toutes les ennemis, et il était cependant contraint à prendre la fuite; et il y était contraint, non par un étranger, non par un ennemi, mais par celui qui, disait-il lui-même en gémissant, était sorti de ses entrailles. Au temps de Saül, il était dans la force de la jeunesse, et il pouvait braver généreusement toutes ces persécutions; maintenant sa jeunesse était évanouie, et quand ce fils dénaturé aurait dû soutenir la vieillesse de son père, c'est alors qu'il conspirait contre lui, qu'il lui déclarait la guerre, qu'il le mettait dans la nécessité de sortir avec un petit nombre de serviteurs, les pieds nus, la tête voilée et le visage baigné de larmes. En même temps qu'elle remplissait David de chagrin, cette révolte ne lui ménageait pas non plus l'ignominie. Dépassant en indignité par sa conduite les procédés de Saül, Absalon abusait des concubines de son père, non point en secret, mais sur la terrasse de son palais, à la vue de tout le monde, renversant, dans sa

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

fureur contre son père, les lois et les droits de la nature, et n'hésitant pas, dans l'ivresse de sa folie, quoique la guerre ne fût pas encore allumée, comme s'il eût été déjà vainqueur et s'il eût chargé de fers ses adversaires, à se permettre de tels attentats. Siba rencontra David dans la frayeur et la désolation : il accrut encore le trouble du vieillard en calomniant son maître et en lui prêtant des vues sur la royauté.

9. Après lui vint Séméï : cet homme aussi méprisable qu'ingrat assaillit le saint roi d'injures, et joignit les pierres : aux propos : «Sors, sors, lui disait-il, homme de sang et d'iniquité. Le Seigneur à fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül parce que tu as usurpé le royaume en sa place, et le Seigneur a livré le royaume entre les mains d'Absalon ton fils, et il a mis à nu ta malice, car tu es un homme de sang.» (II Roi 16,7-8) Ces outrages exaspéraient David, comme le montrent ses propres plaintes; mais il ne voulait pas en tirer vengeance; «Laissez-le maudire David, c'est le Seigneur qui le lui a commandé. Peut-être que le Seigneur regardera mon affliction, et le Seigneur me rendra quelque bien pour la malédiction d'aujourd'hui.» Et il le laissa se retirer la vie sauve. (II Roi 16,11-12) Pour lui, il attendait des nouvelles de Chusé au milieu d'inexprimables angoisses sur l'issue de l'événement. Quand il eut reçu ces nouvelles, on se prépara à la guerre, à la plus étrange des guerres qui se soit jamais vue, à une guerre qui ressemble à une fiction. L'homme qui était le principe de tous ces désastres, qui avait seul allumé ce conflit, et dont la mort eût mis un terme à tous ces maux, cet homme, David ne cessait de le recommander avec tendresse et sollicitude à ses généraux, et de leur répéter à satiété : «Au moins épargnez mon fils Absalon.» (II Roi 18,5) Combien cette situation douteuse et embarrassante devait être pénible ! David était contraint de poursuivre une guerre où la victoire devenait aussi redoutable que la défaite. Il ne voulait point être vaincu, puisqu'il envoyait au combat une nombreuse armée; il ne voulait pas vaincre non plus, puisqu'il défendait de toucher à la vie du chef de la rébellion. La guerre s'étant prononcée conformément au dessein de la Providence, et le parricide ayant succombé, tandis que la joie et l'allégresse brillaient de toutes parts, le roi seul était dans le deuil et dans les larmes; il s'enfermait dans son palais pour appeler son malheureux fils, et ils accusait de n'être pas mort à sa place. «Qui me donnera de pouvoir mourir pour toi, ô mon fils Absalon ?» (II Roi 18,33) Pourrait-on voir une complication de malheurs plus frappante ! Lorsque Absalon immole son frère, David veut mettre à mort Absalon; et lorsqu'Absalon se révolte contre son père, c'est alors que celui-ci veut épargner ses jours ! Il n'eût pas mis de terme à ses lamentations si Joab ne lui eût montré combien peu elles étaient raisonnables, et si, ranimant son courage par un langage pressant, il ne l'eût décidé à se montrer, avec un extérieur convenable, à son armée.

Là ne se terminèrent pas les épreuves de David : la discussion et la division pénétrèrent parmi ses soldats. Ce ne fut qu'à grand'peine et il force de caresses qu'ils rentrèrent dans l'ordre, mais peu après ils l'abandonnèrent de nouveau pour soutenir Séba, et une nouvelle guerre s'allume sur les cendres encore chaudes, de la dernière. Cause de ces événements, le roi rassemble des troupes et les envoie avec des généraux contre les rebelles. La conduite de Joab ne laissa pas goûter au monarque le plaisir de la victoire sans mélange d'amertume. Le chef qui partageait avec Joab le commandement de l'armée, qui avait conservé tout le peuple sous l'obéissance de David, sans avoir commis aucun outrage envers Joab, tomba victime de sa jalousie et de sa fureur. Ce meurtre causa tant de peine et d'affliction au roi que, au moment de mourir, il recommanda à son fils de tirer vengeance du sang d'Amasa. Ce qu'il y avait de plus pénible, c'est qu'il n'osait, dans cet état de choses, communiquer à personne le sujet de sa douleur, tant étaient nombreux les obstacles contre lesquels il avait à lutter. Au sortir de ces guerres, la famine envahit le royaume; et, quand il cherche un remède à ces maux, il se voit contraint de mettre à mort les enfants de Saül : «La cause de ce fléau, lui est-il répondu, c'est l'injustice de Saül et de sa maison, et le sang des Gabaonites qu'il a versé.» (II Roi 21,1) Si l'on se souvient des larmes que lui arracha la mort de Saül, on saura ce qu'il souffrit pour livrer ses enfants aux Gabaonites. Il s'y résolut néanmoins, sans arrêter le cours de ses calamités. Après la famine vint la peste, et, dans la moitié d'une journée, soixante-dix mille hommes en furent frappés. C'est alors que le roi, apercevant l'ange tenant un glaive nu en sa main, prononça ces douloureuses paroles : «C'est moi, le berger, qui ai péché; c'est moi, le berger, qui ai mal agi. Ceux-ci, qui sont le troupeau, qu'ont-ils fait ? Que votre main s'appesantisse donc sur moi et sur la maison de mon père.» (II Roi 24,17)

Enfin, il ne nous est pas possible de signaler toutes les épreuves de ce juste. Du reste, l'histoire ne nous les donne pas toutes; mais ses gémissements et ses plaintes nous permettent de nous faire une idée de la grandeur des douleurs qui ont été passées sous silence, et confirment cette assertion, que ce juste n'a jamais été un instant sans souffrance et

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

sans tribulation. Que dit-il, en effet ? «Les jours de notre vie sont de soixante-dix années; pour les plus forts, de quatre-vingts; et la principale partie se passe dans les peines et dans les douleurs.» (Ps 89,10) Si vous prétendez que ces paroles regardent non seulement sa propre vie, mais celle du commun des hommes, vous m'accordez plus que je ne demande, et vous me dispensez de nombreux discours, puisque vous reconnaissez que la vie du premier homme venu, aussi bien que la vie de ce grand saint, renfermera toujours plus d'épreuves que de prospérités. Car enfin, comme vous venez de l'avouer clairement, c'est en considérant à la fois et sa propre vie et celle du prochain, que David exprime le même sentiment qu'avait exprimé le saint patriarche, mais en termes plus énergiques. «Mes jours ont été courts et mauvais,» disait Jacob. (Gen 47,9) «Les jours de notre vie, c'est-à-dire de tous les hommes, disait David, sont de soixante-dix années; et la principale partie se passe dans les peines et dans les douleurs.»

10. Mais, je le répète, je vous laisse le soin de poursuivre cet examen dans vos moments de loisir, et je passe sur-le-champ aux autres prophètes. Quoiqu'ils ne nous aient laissé nulle part l'histoire de leur vie, ils ont été en butte à de cruelles angoisses, ils ont été assaillis de douleurs si grandes qu'il me suffira, ce me semble, d'un seul mot pour montrer que leur vie n'a été qu'une longue souffrance. Ce que l'on peut remarquer à propos de tous, c'est qu'ils ont été tourmentés, battus de verges, sciés, lapidés, plongés dans des cachots, mis à mort par le glaive, réduits à errer couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, et qu'ils ont passé leur vie entière dans ce dénûment, dans la persécution et les mauvais traitements. Une chose qui portait leur douleur à son comble, c'est qu'ils voyaient la malice de leurs persécuteurs aller toujours en avant, et ils souffraient plus de ce spectacle que de leurs propres tortures. L'un d'entre eux s'écriait : «Le blasphème, le mensonge, l'homicide, le vol, l'adultère ont inondé la terre; le sang s'est mêlé au sang.» (Os 4,2) déclarant par là jusqu'où le vice avait porté la diversité et l'audace de ses attentats. Un autre s'écriait de son côté : «Malheur à moi, parce que je suis devenu comme celui qui ramasse de la paille durant la moisson, et comme celui qui cherche des raisins après la vendange, quand il n'y a plus de grappe.» (Mi 7,1) c'est ainsi qu'il gémit sur la rareté des hommes de bien. Un autre prophète exprime les mêmes plaintes. Et le prophète pasteur, il ne se contentait pas de pleurer sur la malice de ses semblables; il était plus affligé de leurs malheurs que de ses propres épreuves, et il suppliait le Seigneur en ces termes : «Soyez miséricordieux, ô mon Seigneur : qui relèvera Jacob, car il est bien faible ? Seigneur laissez-vous fléchir.» Mais ses prières ne furent pas exaucées, car il ajoute : «Non, cela ne sera pas, dit le Seigneur.» (Amos 7,2) Isaïe ayant appris que toute la contrée était déserte, ne voulait pas de consolation et ne cessait de se lamenter et de dire : «Laissez-moi, je veux pleurer amèrement; n'essayez point de me consoler.» (Is 22,4) Et les lamentations de Jérémie, non seulement celles qui occupent une place à part, mais aussi celles dont ses prophéties sont parsemées, soit qu'il pleure sur la ville, soit qu'il pleure sur lui-même, comment les parcourir sans avoir les yeux mouillés de larmes ? Tantôt il disait : «Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une source de larmes, afin de pleurer ce peuple et le jour et la nuit ?» (Jer 9,1) Tantôt il s'écriait : «Qui me donnera dans la solitude une demeure reculée, et j'abandonnerai ce peuple et je m'éloignerai de lui, car ils sont tous autant d'adultères.» (Ibid., 2) Ailleurs il laissait échapper ce cri douloureux : «Malheur à moi ! Ô ma mère ! pourquoi m'avez-vous engendré, moi qui sème la division et la discorde dans toute la terre !» (Ibid., 15,10) Une autre fois, il maudissait le jour de sa naissance : «Maudit soit le jour où je suis venu à la lumière.» (Ibid., 20,14) Des citernes fangeuses, les horreurs de la captivité, les mauvais traitements, les embûches, des railleries sans fin, tel était son partage, et il suffisait pour l'accabler. Et lorsque, Jérusalem prise, il fut traité par les barbares avec toute sorte d'égards et d'honneurs, pouvait-il sentir toutes ces choses ? C'est alors qu'il composa ces lamentations touchantes dans lesquelles il pleure ceux qui sont morts. Quant à ceux que la guerre avait épargnés, il les vit en butte à des maux non moins terribles que les maux précédents, à cause de l'indignation où ils jetaient le Seigneur. Après lui avoir promis de se soumettre à lui et de lui obéir en toutes choses, ils eurent de nouveau recours à l'Egypte, quoiqu'un oracle le leur eût interdit; ils amenèrent avec eux le prophète, et par leur ingratitude l'obligèrent de leur prédire des calamités plus désastreuses que les calamités passées.

Et Ézéchiël, et Daniel, n'ont-ils point passé leur vie dans la captivité ? Le premier dut souffrir la faim et la soif des autres : son épouse étant morte, il lui fut enjoint de supporter ses malheurs sans verser une larme. Quelle condition pénible que celle où il n'est même pas permis de déplorer ses propres maux ! Quant à la manière dont il dut manger son pain, à l'ordre qui lui fut imposé de se mettre sur le même côté durant cent quatre-vingt dix jours, et

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

autres épreuves de ce genre, je n'en dirai rien maintenant. Alors même qu'il-n'eût souffert aucun de ces maux, que nous les ayons indiqués ou que nous les ayons passés sous silence, la nécessité où se trouvait cet homme juste et saint de vivre parmi des hommes barbares et impurs était pour lui le plus cruel des supplices. Pour Daniel, il semble avoir joui de nombreux honneurs, et n'avoir pas souffert de la captivité puisqu'il vécut dans le palais du roi et qu'il fut investi de charges considérables. Mais si l'on écoute ses prières, si l'on observe ses jeûnes, son visage où reluit l'affliction, ses supplications continues, et si l'on vient à découvrir l'explication de ces choses, on comprendra parfaitement que ce prophète a été plus que tout autre dans les tourments et dans la tristesse. Les maux présents n'étaient pas les seuls qui le tourmentaient; il n'était pas moins troublé des maux à venir, qu'il fut admis à contempler dans ses visions prophétiques. Ainsi, quand les Juifs n'étaient point encore délivrés de cette première servitude, il en prévoyait une seconde : la ville qui n'était pas encore bâtie, il l'apercevait tombée au pouvoir de l'ennemi, avec son temple souillé par d'impurs sacrifices, livré à la désolation, et tout ce qu'il y avait de saint abandonné à la mine. De là ces exclamations entremêlées de gémissements et de sanglots : «A nous, à nos princes, à nos pères, la honte du visage; car nous avons péché contre vous, Seigneur.» (Dan 9,8)

11. Mais comment se fait-il que j'ai oublié en parlant des prophètes cette âme céleste qui paraissait moins habiter la terre que le ciel, et qui n'avait de matériel que son manteau de peau de brebis ? Que penser de cet homme si grand et si merveilleux, s'il faut l'appeler un homme ? Après avoir montré tant de fermeté dans ses rapports avec Achab, après avoir fait descendre le feu du ciel, après le massacre des prêtres de Baal, après avoir tour à tour fermé et ouvert le ciel à son gré, après avoir déployé de si nombreuses et de si belles vertus, il fut saisi d'une frayeur et d'une tristesse si profondes qu'il laissa échapper ces paroles : «Prenez mon âme, car je ne vaudrais pas mieux que mes pères.» (III Roi 19,4) Ainsi parlait ce prophète qui aujourd'hui encore n'a pas connu la mort. En outre, se dirigeant vers la solitude, il s'endormait succombant sous le faix de sa douleur. Si le disciple d'Élie reçut l'esprit prophétique du prophète, il traversa aussi des épreuves encore plus grandes. Ce sont ces hommes dont le bienheureux Paul rappelait la mémoire, dont il énumérait les tribulations, et dont il disait : «Le monde n'était pas digne de les posséder.» (Heb 11,38)

Je me félicite de ce que le nom de Paul se soit rencontré sur mes lèvres. Ce serait assez de son exemple pour notre consolation : venant après une foule d'autres exemples, quelle peine et quel chagrin ne fera-t-il pas évanouir ? La faim, la soif, la nudité, les naufrages, le séjour dans les déserts, les frayeurs et les dangers de toute sorte, les pièges, les prisons, les mauvais traitements, les veilles, les divers genres de mort dont il fut menacé, et toutes ces épreuves que le grand apôtre eut à souffrir pour la prédication évangélique, il serait inutile, je crois, de les rapporter. D'ailleurs, si ces tribulations lui étaient pénibles d'un côté, de l'autre elles lui causaient aussi quelques jouissances. Mais quand les fidèles de l'Asie l'eurent abandonné, quand les Galates se furent détournés de la vérité, eux qui jusque là étaient restés purs et irréprochables, quand les Corinthiens eurent divisé leur Église en plusieurs parties, qu'ils eurent, par leurs ménagements, conduit l'impudique à l'insensibilité, quelles ne furent pas, à notre avis, les angoisses de l'apôtre, quelle nuit dut s'appesantir sur son âme ! Mais à quoi bon employer les conjectures lorsqu'il nous est aisé d'entendre ses propres paroles : «C'est au milieu de tribulations et d'angoisses cruelles, en répandant beaucoup de larmes, que je vous ai écrit.» (II Cor 3,4) «Je crains, ajoute-t-il, que Dieu ne m'humilie, et que je n'aie à pleurer sur plusieurs de ceux qui ont péché précédemment et qui n'ont pas fait pénitence.» (Ibid., 12,21) Mes petits enfants, disait-il aux Galates, je souffre encore les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.» (Gal 4,19) Pour les fidèles de l'Asie, c'est à son disciple qu'il communique ses plaintes. Indépendamment de ces chagrins, l'aiguillon qui lui avait été imposé le tourmentait et le torturait si fort qu'il demanda à plusieurs reprises au Seigneur de vouloir bien l'en délivrer; car le mot trois fois, qu'il emploie, désigne un nombre de fois indéterminé. Mais pouvait-il d'ailleurs respirer un instant, lui que brisait l'absence d'un frère : «Parce que je n'ai point trouvé Tite mon frère, je n'ai plus eu de repos.» (II Cor 2,13) La maladie d'un autre de ses disciples le jeta dans les mêmes déchirements : «Dieu a eu pitié de lui, écrivait-il aux Philippiens touchant Épaphras; non seulement il a eu pitié de lui, mais encore de moi, afin que je n'eusse point tristesse sur tristesse.» (Phil 2,27) Les gens qui cherchaient à séduire les âmes et qui lui suscitaient des obstacles, étaient aussi pour lui le sujet d'une douleur amère. «Alexandre, écrivait-il à Timothée, Alexandre l'ouvrier en airain m'a fait beaucoup du mal, que le Seigneur lui rende selon ses œuvres.» (II Tim 4,14) Comment la douleur et le chagrin pouvaient-ils lui laisser même un court moment de relâche ?

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

Les choses que nous venons d'indiquer n'étaient point les seules capables d'oppresser l'âme de Paul : il y en avait bien d'autres qui étaient pour elle une cause permanente d'affliction. Il nous les fait connaître dans ce passage : « Outre ces épreuves extérieures, mes occupations de chaque jour, la sollicitude de toutes les églises. Qui est faible, sans que je sois faible ? Qui est scandalisé, sans que je brûle ? » (Cor 9,28-29) Or, si chacun des scandales survenant, il sentait son cœur brûler, il était impossible à l'incendie qui y était allumé de s'éteindre. Jamais les personnes scandalisées ne lui faisaient défaut; en sorte qu'elles fournissaient continuellement à ce foyer une nouvelle matière. Puisqu'on a vu maintes fois des villes et des nations entières tomber dans l'erreur, il est à croire qu'il se faisait alors tous les jours quelque chute individuelle, d'autant plus qu'il y avait déjà sur la terre de nombreuses églises. Supposons, si vous le voulez, qu'il y ait eu un moment exempt de scandale, un moment où il ne se produisit aucune division, ni aucune de ces choses qui désolaient l'apôtre. Même dans cette hypothèse, vous ne sauriez trouver son cœur exempt de tristesse. Pour vous en convaincre, je n'ai pas besoin de recourir à un témoignage étranger; il me suffit de laisser parler Paul lui-même. Quel est donc son langage ? « Je souhaiterais, s'écrie-t-il, que Jésus Christ me rendit anathème pour mes frères, pour mes proches selon la chair, pour les enfants d'Israël. » (Rom 9,3) Comme s'il disait : Il me serait plus doux de tomber dans l'enfer que de voir les Israélites persister dans l'incrédulité. Ces mots : « Je souhaiterais d'être anathème, » n'ont pas d'autre signification. Or l'homme qui se fût volontiers voué à l'enfer pour procurer le salut de tous les Israélites, cet homme-là certainement, tant que ses désirs ne furent pas exaucés, souffrit plus que les damnés, puisqu'il préférait le supplice de ces derniers à ses propres tourments. 12. Mais, je vous en prie, ne vous bernez pas à considérer dans chacun des exemples précédents le sujet des douleurs auxquelles furent en butte ces grands hommes; considérez-en de plus l'étendue, et vous verrez de combien elles l'emportent, même sous cet aspect, sur la vôtre. Ce que nous avons à rechercher maintenant est ceci : Les saints personnages dont nous parlons ont-ils souffert plus que vous ? Or la mesure de la douleur ne s'apprécie pas seulement par la considération de la cause qui la fait naître, mais de plus elle se constate à l'aide de nos actes et de nos paroles. On a vu bien des gens, pour de simples pertes de fortune, beaucoup plus affligés que vous; impuissants à supporter une perte pareille, les uns se jetaient dans les eaux, d'autres se pendaient, d'autres enfin dans l'excès de leur chagrin en arrivaient à perdre la vie. Sans doute, c'est un plus léger et un moindre mal de perdre sa fortune que d'être tourmenté du démon; et cependant des hommes qui avaient résisté à cette épreuve-ci n'ont pas résisté à celle-là. N'en jugez pas maintenant d'après vos dispositions actuelles, et, parce que vous ne ferez aucun cas d'une perte d'argent, ne supposez pas que les autres soient dans les mêmes sentiments; car plus d'une fois des malheurs de ce genre ont eu pour conséquence la folie et les accidents les plus déplorables. Aucune de ces épreuves ne saurait abattre une âme courageuse; mais une âme faible et livrée aux choses de ce monde souffrira plus de celle-ci que de celle-là. Pourquoi donc ? c'est que l'on aperçoit une grande différence entre un état de privation continuelle, et celui d'une personne qui sera durant quelques jours tourmentée du démon. Dans ce dernier cas, la violence à laquelle on est en butte, n'a qu'une courte durée, comme la fièvre, le froid ou tout autre incommodité partielle; elle passe même plus rapidement que ces accidents. Si vous croyez qu'elle l'emporte en tant que violence, je pourrais vous citer des cas de fièvre où les personnes en proie à ces ardeurs souffrent plus que les infortunés livrés au démon. D'autre part, la perspective effrayante de l'indigence, de la privation du nécessaire, s'acharne comme un ver rongeur après l'âme des pauvres et la dévore. Et pourquoi parlé-je de l'indigence ? Si nous entreprenions de faire le dénombrement de toutes les misères humaines, vous ririez aussi bien que nous de vos gémissements et de vos lamentations. Mais il nous est impossible de les exposer toutes, ni même d'en exposer la plus petite partie. D'abord nous ne les connaissons pas; et puis, quand même nous les connaîtrions, le temps ne nous permettrait pas de mener à bout cette entreprise. Par ce que je dirai selon mes facultés de quelques-unes d'entre elles, jugez de ce qu'il faut penser des autres.

Vous souvient-il de ce très cher vieillard, de Démophile, qui appartient à une famille si noble et si remarquable ? Eh bien, il y a déjà quinze ans qu'il vit dans l'impuissance de faire quoi que ce soit. Ce qui le distingue d'un cadavre, c'est qu'il tremble continuellement, qu'il parle, et qu'il a le parfait sentiment de ses maux. De plus, il vit dans une pauvreté profonde, ayant pour tout serviteur un jeune homme bon et dévoué, sans doute, mais incapable d'apporter un remède à ses chagrins. Il ne saurait, en effet, ni soulager sa pauvreté, ni faire cesser le tremblement de ses membres; tout ce qu'il peut, c'est de lui porter les morceaux à la bouche, office que les propres mains de l'infirmes ne lui rendent plus, de lui présenter la coupe,

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

et de lui prodiguer d'autres soins de cette nature; mais aller plus loin, il ne le peut pas. Or voilà pourtant quinze ans que cet infortuné se trouve dans cette situation cruelle, comme je vous le disais tout à l'heure; ce qui me rappelle encore cet homme qui avait passé dans un mal pareil trente-huit années. (Jn 5)

Songez aussi, je vous prie, au Bithynien Aristoxène. Le corps de celui-ci n'est point paralysé comme celui de Démophile; mais il est atteint d'une maladie encore plus fâcheuse. Il ressent au bas-ventre des contractions et des douleurs intolérables; tantôt plus aiguës que les douleurs produites par la piqûre de mille pointes, tantôt pins cuisantes que le feu, elles l'assiègent la nuit et le jour, et lui donnent auprès des personnes qui ne connaissent pas sa maladie toutes les apparences d'un insensé. Ses paupières sont retournées, ses mains et ses pieds tordus, sa voix éteinte. Ses lamentations et ses cris, car bien qu'il ait perdu la parole, il lui arrive souvent de crier, sont plus déchirants que les cris d'une femme en mal d'enfant; et maintes fois des gens dont la maison était fort éloignée de la sienne et qui avaient des malades dans un état de souffrance tel qu'ils ne goûtaient pas de sommeil, lui envoyaient des réclamations, parce que ses cris incommodaient extrêmement leurs malades. Et ceci ne lui arrive pas à de longs intervalles, mais à plusieurs reprises durant le jour et durant la nuit, et voilà déjà six ans qu'il subit ce cruel tourment, sans un serviteur pour le soigner, ni un médecin pour le soulager; en premier lieu, parce qu'il est pauvre, en second lieu, parce que son mal défie toutes les ressources de l'art. On a essayé auparavant, quand il était riche, de bien des remèdes, sans qu'aucun ait réussi. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que nul de ses amis ne consent à le revoir; tous l'ont abandonné, même ceux qu'il a comblés autrefois de bienfaits. Quelqu'un entre-t-il chez lui, il en sort aussitôt, tant l'odeur qui remplit la maison est infecte, personne n'en prenant le soin qu'il faudrait. Il n'y a, en effet, auprès de lui qu'une pauvre servante, laquelle s'en occupe autant qu'une femme peut le faire, et une femme seule, obligée de vivre du travail de ses mains. Comme de pareils maux l'emportent sur les tentations quelles qu'elles soient des démons ! N'endurât-il pas ces tourments, que devrait-il éprouver en songeant au temps si éloigné depuis lequel il est étendu sur son lit, aux dépenses qu'il a dit faire et qui l'ont réduit à la dernière indigence, au dédain de ses amis, à l'absence de toutes personnes pour le servir, à l'ignorance où il est si ces épreuves auront un terme, ignorance qui nous afflige tant, et même à la certitude qu'elles ne finiront pas tant qu'il lui restera un peu de force et un souffle de vie; car la violence du mal et les progrès qu'il fait tous les jours, le déclarent d'une façon péremptoire.

13. De crainte cependant de lasser mes auditeurs en poursuivant l'énumération successive des personnes en butte à de semblables infortunes, je vous inviterai à aller trouver le gouverneur de l'hospice, et à le prier de vous introduire auprès des malheureux habitants de ce séjour, afin d'y contempler à loisir les souffrances dans leur source, les maladies avec leurs variétés étranges, et la douleur sous tous ses aspects. De là, transportez-vous dans la prison et après en avoir considéré tous les détails dirigez-vous vers le vestibule des bains; observez-y ces misérables qui n'ont d'autres vêtements et d'autre demeure que la paille et l'ordure, qui sont là étendus, assiégés continuellement par la nudité, le froid, la maladie et la faim, qui, par leur simple aspect, par le tremblement de leurs membres, le claquement de leurs dents émeuvent les passants, et se trouvent dans l'impuissance d'élever la voix, de tendre la main, tant est piteux l'état où ces maux les ont réduits ! Ne vous arrêtez pas encore ici; allez dans l'hôtellerie des pauvres située hors de la ville, et vous comprendrez que vos prétendus orages sont plutôt le calme du port. Faut-il parler des hommes que la lèpre, des femmes que les chancres dévorent peu à peu ? Ce sont deux maladies bien longues et incurables : l'une et l'autre suffisent pour bannir de la ville les malheureux qui en sont attaqués, et pour leur interdire l'accès des bains, des places publiques et de tous les lieux que la ville renferme; et de plus, ces infortunés ne sauraient avoir l'assurance qu'ils ne seront jamais privés du nécessaire. Rappellerai-je ceux qui ont été condamnés aux mines, et cela, bien souvent injustement et sans raison ? Tous ces malheureux souffrent de plus cruelles douleurs que les possédés du démon. Que si vous n'en croyez rien, je n'en suis pas surpris : nous n'apprécions pas de la même manière nos infortunes et les infortunes d'autrui; celles-ci, nous ne les connaissons qu'à l'aide des yeux ou de la parole; celles-là, nous les connaissons par notre propre sentiment et notre propre expérience. Et puis, comme nous y joignons une profonde pitié pour nous-même, il nous arrive de les juger plus amères et plus intolérables que les infortunes d'autrui, alors même qu'elles seraient tout à fait douces et tout à fait légères. Mais, si un homme affranchi de tous ces préjugés examine sérieusement et la nature de ces épreuves, et la condition des personnes qui en sont affligées, nous pourrions nous en rapporter à son jugement.

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

Vous me direz peut-être que tous ces maux regardent simplement le corps; au lieu que les vôtres, attaquant l'âme elle-même, sont incomparablement plus funestes. Eh bien, c'est pour cela même que nous les trouverons plus légers. D'abord, ils ne ruinent pas le corps comme les autres; de plus, ils ne tourmentent l'âme que durant très peu de temps. D'ailleurs les infirmités que nous avons mentionnées, quoiqu'elles prennent naissance dans la chair, ne s'arrêtent pas à la chair; elles étendent leur action pernicieuse jusqu'à l'âme; elles la déchirent, et la corrompent à force de douleur et de tristesse. «De même, est-il écrit, que le vinaigre ne convient pas à un ulcère; de même la maladie qui tourmente le corps trouble le cœur.» (Pro 25,20) Ce n'est donc pas assez de dire qu'elle prend naissance dans la chair; il nous faudrait prouver qu'elle n'étend pas à l'âme son influence délétère. La peste n'a pas son principe dans notre corps, et cependant elle le frappe mortellement : le venin des serpents, quoiqu'il vienne de ces derniers, ne nous en est pas moins funeste. Il en est de même de ces infirmités qui prenant naissance en nos corps, transmettent à l'âme leur venin corrupteur. Il n'y a point d'obsession diabolique plus funeste qu'une tristesse démesurée. Le démon ne triomphe pas de nous autrement. Faites disparaître ce sentiment, et vous n'aurez rien à redouter. – Et le moyen de me dérober à la tristesse ? demanderez-vous. – Et comment, vous demanderai-je à mon tour, serait-il impossible d'en venir à bout ? Si vous vous étiez rendu coupable d'adultère, d'homicide ou de tout autre de ces crimes qui nous excluent du royaume des cieux, vous auriez plein droit de gémir et de vous désoler, et nul ne s'y opposerait. Puisque, grâce à Dieu, vous n'avez rien à vous reprocher de ce genre, pourquoi vous tourmenter inutilement ? Dieu n'a pas mis la tristesse au rang des sentiments naturels du cœur humain, pour que nous nous y abandonnions inconsidérément et aveuglément à la première adversité, et que nous nous consumions nous-mêmes, mais pour en retirer des fruits de salut. Et ces fruits, comment les en retirer ? En nous livrant à ce sentiment à propos. Or le temps de la tristesse n'est pas celui de l'adversité, mais celui du péché. Mais nous renversons cet ordre; nous confondons les temps : nous commettons des crimes infinis sans éprouver une ombre de douleur, et dès que nous subissons une contrariété quelconque, nous voilà aussitôt abattus, déconcertés et disposés à en finir avec cette vie.

14. C'est donc une chose pesante et dangereuse que la tristesse; aussi bien que la colère et la concupiscence. S'y livrer hors de propos, c'est encourir de justes reproches. C'est comme pour les remèdes qu'ordonnent les médecins : si on ne les applique pas suivant l'ordre et le temps voulus, et dans les maladies auxquelles ils conviennent; si on les emploie indifféremment les uns pour les autres, loin de soulager le malade, ils ne contribuent qu'à aggraver son état. Ainsi en est-il de la tristesse. Comme elle est un remède violent et actif, et qu'elle a pour effet propre de nous débarrasser de nos vices, elle sera extrêmement utile à une âme plongée dans la mollesse, dans le relâchement, et courbée sous le faix de nombreux péchés, Si au contraire elle s'attaque à une âme engagée dans toute sorte de labeurs, de luttes, de fatigues, de sollicitudes et d'épreuves, non seulement elle lui devient inutile, mais elle lui cause le plus grand préjudice, parce qu'elle l'affaiblit et la rend moins redoutable à ses adversaires. C'est pour cela que Paul écrivait aux fidèles qui se tenaient fermes et combattaient vaillamment : «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; je vous le répète, réjouissez-vous.» (Phil 4,4) Aux fidèles livrés à la dissipation et à l'enflure, il écrivait au contraire : «Et vous vous enorgueillissez; et vous n'avez pas plus tôt versé des larmes !» (I Cor 5,2) Celui-là donc qui est surchargé de péchés, qu'il se serve de ce remède pour s'en débarrasser et s'alléger. Mais celui qui n'a rien de pareil et qui se maintient dans un état convenable, pourquoi compromettrait-il cet état de son âme par la tristesse ? Elle a du reste une telle énergie que, même pour les personnes auxquelles elle est nécessaire, si elle dure plus qu'il ne faut, elle devient le principe des plus grands maux. Aussi le bienheureux Paul redoutant ces conséquences, dès qu'elle eut porté ses fruits, enjoint aux Corinthiens de la bannir, pour la raison que j'indiquais tout il l'heure : «De crainte qu'elle ne soit poussée à l'excès et qu'elle ne devienne funeste.» (II Cor 2,7) Si une douleur excessive cause souvent la perte des âmes auxquelles la douleur est pourtant indispensable, que fera-telle à ceux qui, n'en ayant aucun besoin, s'y abandonnent de leur propre mouvement et sans mesure ?

Oui, direz-vous, je sais bien tout cela; mais le moyen de chasser la tristesse de mon âme et de lui en interdire l'accès, je l'ignore. – Et quelle difficulté voyez-vous il cela; mon bien cher ami ? S'il s'agissait de la concupiscence, de quelque amour insensé, de la tyrannie de la vaine gloire, l'un des vices les plus difficiles à surmonter, ou de toute autre passion, je comprendrais votre embarras à ce sujet. Pour les personnes atteintes de ces faiblesses, il est, sinon impossible, du moins très difficile d'échapper à ces filets. Pourquoi cela ? parce qu'elles ont le plaisir pour appui et pour auxiliaire. C'est le plaisir qui charge les âmes séduites de liens

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

redoublés : et de là cette première difficulté pour les ramener à la vertu, de les amener il vouloir et à désirer être débarrassées de ces liens. Elles ressemblent à une personne qui en train de guérir de quelque mal caractérisé par une démangeaison violente, y trouverait tant de plaisir qu'elle y retomberait d'elle-même. Par conséquent pour se soustraire à la tristesse, il est très important de ne pas lui faire bon accueil. Une chose qui nous est à charge, nous cherchons à nous en débarrasser promptement. Mais si, tout en s'efforçant de s'y dérober, on ne réussit pas ? – Persistez dans vos efforts et vous ne tarderez pas à y parvenir. Souvenez-vous que le chrétien n'a que deux motifs de s'attrister : lorsque Dieu est offensé soit par le prochain, soit par nous-même. Votre tristesse actuelle n'ayant aucun de ces fondements, vous vous tourmentez en pure perte. – Et comment savoir, répliquerez-vous, que nous ne portons pas la peine de nos crimes ? – Il serait bien facile de le montrer, mais je n'insisterai pas sur ce point. Eh bien soit; il sera, si vous voulez, non point douteux, mais incontestable que vous portez la peine de vos prévarications : est-ce là, dites-moi, la cause de votre douleur ? Mais vous devriez plutôt vous réjouir de cette occasion d'expié vos fautes, et d'échapper à la condamnation prononcée contre le monde. A s'attrister, il faut le faire non parce qu'on est éprouvé, mais parce qu'on a offensé Dieu. Nos pêches nous éloignent de Dieu et nous donnent en lui un ennemi, tandis que les épreuves nous réconcilient avec lui, nous en rapprochent et fléchissent sa colère. Quant à vos tribulations actuelles, elles sont pour vous, non point la peine de vos crimes, mais bien un sujet de couronnes et de récompenses; et en voici la preuve.

Si vous aviez vécu dans la honte et dans la débauche avant que d'embrasser la vie monastique, ce ne serait même pas le moment de formuler une telle explication. Comme Dieu ne frappe que pour exciter à la pénitence les pécheurs obstinés dans le mal, dès qu'on donne des marques de pénitence, les coups de la colère divine deviennent désormais superflus. Tant s'en faut que Dieu ait l'intention de nous punir, que bien souvent, au milieu de la conduite la plus répréhensible, quand nous avons spécialement besoin de nous convertir, il n'emploie pour nous ramener à des sentiments meilleurs que des paroles menaçantes et terribles. Voyez sa conduite envers le peuple d'Israël et les habitants de Ninive. Non seulement il les préserva du fléau dont il les avait menacés, lorsqu'ils firent pénitence, mais ses menaces mêmes s'évanouirent. C'est qu'il désire encore beaucoup moins que nous-mêmes de nous voir souffrir; et personne n'a pour soi autant de ménagements que Dieu en a pour tous les hommes. Or un Dieu qui se contente d'effrayer par la parole des pécheurs opiniâtres, sans les châtier, et qui les délivre de toute crainte, aussitôt qu'ils se repentent; croirez-vous qu'il ait maintenu pour vous, qui avez montré une si grande piété et une si grande vertu, la rigueur de ses menaces, et qu'il soit même allé jusqu'à y joindre de véritables châtiments ? Et qui pourrait jamais le croire ? Encore si votre premier genre de vie eût été signalé par le vice et la corruption, on pourrait à toute force en concevoir la pensée. Mais quoique moins parfaite que votre conduite actuelle, votre conduite d'alors a toujours été pleine d'honnêteté et de convenance : d'où résulte pour nous cette conclusion manifeste, que vos luttes présentes n'ont pour but que votre victoire et votre triomphe.

Telles sont, je vous le répète, les raisons dont il vous faut entretenir. En même temps, que dis-je ? avant toutes choses, recourez pour dissiper les ténèbres à des prières et à des supplications incessantes. Le bienheureux David, cet homme aussi grand qu'admirable, n'employait pas d'autres remèdes; et il vint ainsi à bout de calmer les douleurs de bien des épreuves. Tantôt il priait en ces termes : «Les chagrins de mon cœur se sont multipliés : délivrez-moi des maux qui m'accablent.» (Ps 24,17) Tantôt il recourait à des raisonnements pieux : «Pourquoi es-tu triste, à mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu, car je veux encore chanter ses louanges.» (Ps 42,2) Puis il revenait du raisonnement à la prière : «Laissez-moi respirer un instant avant que je disparaisse et que je ne sois plus.» (Ps 38,14) A la prière succédait ailleurs le raisonnement : «Qu'ai-je à considérer dans le ciel, et que désiré-je, hormis vous, sur la terre ?» (Ps 72,25) Quand la femme de Job lui suggérait des pensées diaboliques, ce saint homme lui répondait par ce reproche et ce raisonnement : «Tu viens de parler comme une femme privée de sens. Si nous avons reçu des biens de la part du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas des maux ?» (Job 2,10) Mais en s'adressant à Dieu, il employait la prière. De son côté, le bienheureux Paul venait en aide de deux manières aux fidèles qu'éprouvait la tribulation. «Si vous ne recevez aucune correction, leur disait-il une fois, vous n'êtes donc pas des enfants légitimes; car où est l'enfant que son père ne reprend pas ?» (Heb 12,7-8) «Dieu est fidèle, disait-il une autre fois avec un sentiment de piété, et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au delà de vos forces.» (I Cor 10,13) «Dieu dans sa justice, ajoutait-il ailleurs, traitera comme ils le méritent ceux qui vous persécutent; tandis

TROISIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

qu'il fera succéder pour vous à ces persécutions le repos.» (II Th 1,6-7) Si vous employez vous aussi ces mêmes armes, si vous vous prémunissez en employant toutes les précautions convenables, si vous avez le soin de repousser par le raisonnement les assauts de la tristesse, tandis que vous ferez de vos prières et de celles d'autrui comme un rempart protecteur, vous recueillerez bientôt les fruits de ces épreuves. Outre que vous aurez supporté généreusement les maux présents, vous sortirez désormais victorieux de tous les combats de cette vie.